

**CROIX DE GUERRE ET VALEUR MILITAIRE**

## Pétain, chef militaire de la première

*Au cours de la première guerre mondiale, Pétain, qui a toujours rejeté l'idée d'offensive à outrance, met en application les idées qu'il avait conçues avant la guerre. Avare du sang des hommes, il ne souhaite les lancer à l'attaque qu'une fois obtenue la supériorité absolue. Lorsque la guerre éclate au début du mois d'août 1914, Pétain est un colonel de 58 ans, qui s'apprête à prendre sa retraite après une carrière honorable d'officier d'infanterie métropolitaine, entamée à sa sortie de Saint-Cyr en 1878. Au cours de celle-ci, il n'a jamais participé à une opération coloniale.*

Philippe Pétain (1856-1951) a beaucoup servi dans la troupe, notamment dans les chasseurs à pied jusqu'au grade de chef de bataillon. Son expérience d'officier d'état-major se limite, en revanche, à son stage d'officier breveté qu'il effectue au XVème Corps d'armée (CA) puis à la 29ème Division d'infanterie (DI) à Marseille en sortant de l'École supérieure de guerre (ESG) en 1890, et au poste d'officier d'ordonnance du général gouverneur militaire de Paris (GMP) de 1895 à 1899. Mais le Pétain d'avant-guerre est surtout connu pour l'enseignement qu'il dispensa à l'ESG.

Comme officier de troupe, Pétain se montre à la fois soucieux et respectueux de ses hommes qui sont, pour la plupart, des fils d'agriculteurs comme lui. Excellent marcheur, c'est un officier sportif qui s'impose facilement à ses subordonnés, malgré un caractère timide et réservé qu'il surpasse en affichant une certaine froideur. Lorsqu'il sert à l'état-major du GMP, le capitaine Pétain reste strictement à l'écart de l'affaire Dreyfus, bien que ses chefs successifs, les généraux Saussier, Zurlinden et Brugère, y soient impliqués du fait de leurs

fonctions. A la fin de son affectation à Paris en 1899, Pétain passe le brevet d'officier aérostier, montrant déjà de l'intérêt pour la dimension aérienne de la guerre.

### L'École de guerre

Son respect de la hiérarchie et de la discipline militaire ne l'empêche pas, comme professeur à l'ESG, de critiquer la doctrine officielle de l'emploi de l'infanterie. Lors de son temps de commandement du 8ème Bataillon de chasseurs, il est remarqué par sa façon de commander sur le terrain à l'occasion de manœuvres. C'est ce qui lui vaut une mutation à l'ESG. L'indépendance d'esprit, dont il fait preuve lors de ses conférences, marque ses stagiaires. Professeur adjoint de tactique appliquée à l'infanterie de 1901 à 1903 puis de 1904 à 1907, il prend la direction de cette chaire de 1908 à 1911. Pétain s'en prend à l'école napoléonienne, en vogue à cette époque à l'ESG. L'application des schémas prônés par cette école, étant donné l'accroissement énorme qu'a connu la puissance de feu sur le champ de bataille, risque, selon lui, de transformer l'infanterie en « chair

à canon ». Il critique surtout la charge en grandes unités, baïonnette au canon. Mais ses arguments ne réussissent pas à briser l'esprit d'offensive à outrance, qui se répand dans l'armée française à partir de 1911. Cependant, les directeurs de l'ESG ont été élogieux avec lui. Le général Bonnal, directeur de l'ESG de 1901 à 1902, le considère comme un « *capitaine remarquable, aussi bien comme officier d'état-major que comme officier de troupe. Réunit les qualités de vigueur, de coup d'œil, de décision et d'intelligence dans la juste proportion désirable chez un futur grand chef* » . Foch, son successeur de 1907 à 1911, juge Pétain : « *D'une intelligence très nette et très précise, d'une méthode rigoureuse, d'une conscience à toute épreuve, d'un sens tactique très juste et d'une connaissance profonde de son arme (...) développe à l'École un enseignement de premier ordre à tous les points de vue* ». Pétain passe colonel en 1910, à 54 ans, et prend le commandement du 33ème Régiment d'infanterie en 1912, où il a sous ses ordres le sous-lieutenant Charles De Gaulle à sa sortie de Saint-Cyr. Ce dernier écrit dans ses Mémoires : « *Après*



## CROIX DE GUERRE ET VALEUR MILITAIRE

# ère guerre mondiale : « Le feu tue »

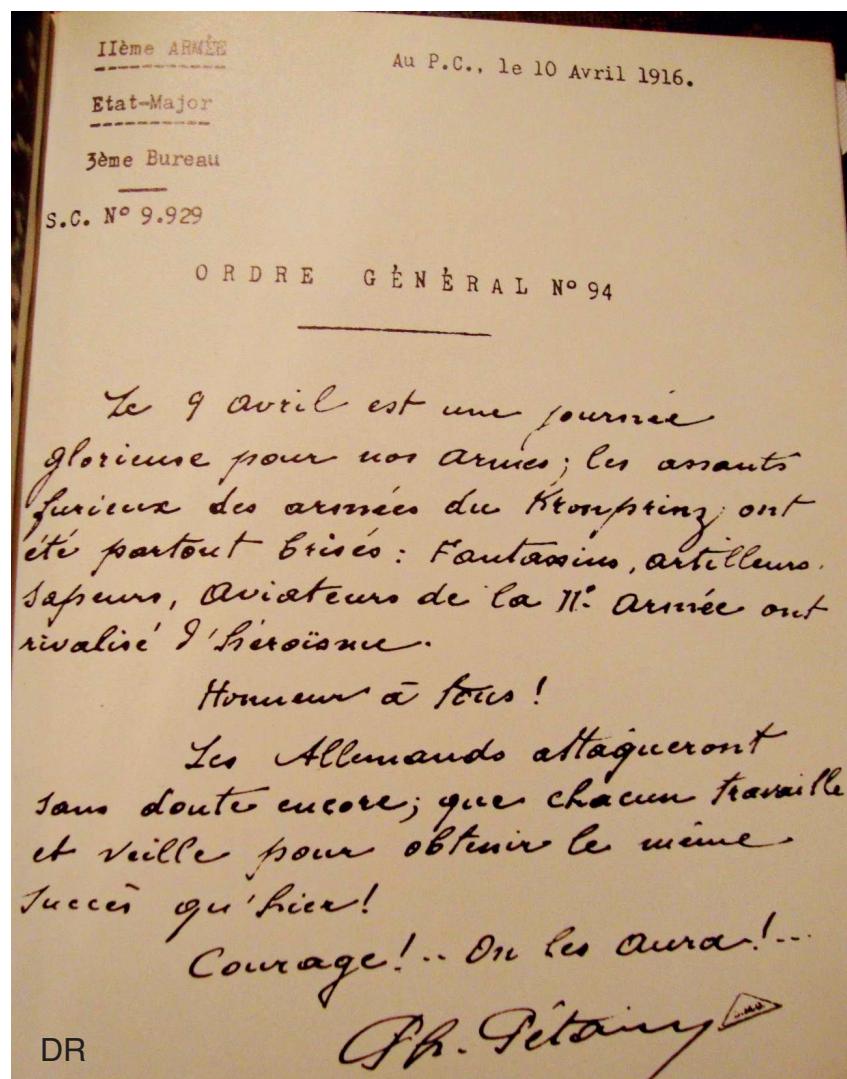
*Saint-Cyr, je fis au 33ème Régiment d'infanterie, à Arras, mon apprentissage d'officier. Mon premier colonel, Pétain, me démontra ce que valent le don et l'art de commander.*

### La guerre

Le 20 mars 1914, le colonel Pétain prend le commandement par intérim de la 4ème Brigade d'infanterie. C'est à la tête de cette brigade de la Vème Armée de Lanrezac, qu'il entre en guerre. Dès les premiers engagements, il applique du mieux qu'il peut la tactique qu'il a prônée jusqu'alors. Rapidement remarqué, il bénéficie de « l'hécatombe des généraux » menée par Joffre. Le 26 août, il est général de brigade et prend le commandement de la 6ème DI. Il devient divisionnaire le 10 septembre, en pleine bataille de la Marne. Le 20 octobre, il prend le commandement du 33ème CA de la Xème Armée du général Maud'Huy, dont il était l'adjoint à l'ESG en 1905. Lors des offensives d'Artois du printemps 1915, son CA obtient des succès locaux, dont l'occupation temporaire de la crête de Vimy. Pétain se distingue par sa prudence et son souci d'épargner la vie de ses hommes. En juin, il est mis à la tête de la IIème Armée pour remplacer le général de Castelnau. Joffre, ne renonçant pas à percer malgré les échecs du printemps, décide de me-

ner à l'automne les mêmes attaques en Artois et en Champagne, mais de façon simultanée. Pétain s'oppose à ce projet et le fait savoir à Joffre par un rapport. Pour lui, il faut mener la guerre comme une guerre de siège et ne passer à l'attaque qu'une fois la supériorité des feux obtenue et surtout pas avant : « *L'offensive, c'est le feu qui avance ; la défensive, c'est le feu qui arrête.* (...) *Le canon*

*conquiert, l'infanterie occupe. (...)* *Un minimum d'infanterie, un maximum d'artillerie. (...)* *Car le feu tue.* » Après l'échec des offensives de l'automne 1915, le général Pétain donne libre cours à ses critiques. Joffre écarte donc l'état-major de la IIème Armée et son chef du front. Ils sont transférés dans l'Oise, où ils prennent en charge l'instruction des divisions placées temporairement en



Ordre général du 10 avril 1916 dont la dernière phrase, inspirée par le commandant de Serrigny, est restée célèbre : « Courage !.. On les aura !... »

## CROIX DE GUERRE ET VALEUR MILITAIRE



réserve. Lors de la conférence de Chantilly en décembre, Joffre impose aux Alliés sa vision de la conduite de la guerre. Il est décidé de passer à l'attaque sur tous les fronts pour fixer partout les troupes des Empires centraux. Pour le front de l'Ouest, on décide d'une grande offensive sur la Somme pour le mois de juillet. Mais les Allemands prennent l'initiative en attaquant à Verdun le 21 février 1916.

### Verdun et après

Comme il est disponible, Pétain se voit confier la défense de la région de Verdun. Le 25 février, il réorganise la route Bar-le-Duc-Verdun, par où sont acheminés troupes et matériels. Il exige des renforts en artillerie et, pour ne pas user les troupes, organise un système de relève auquel participe la grande majorité des DI françaises. L'attaque allemande est arrêtée, mais une surface de terrain très importante a été perdue. Ce succès semble précaire à Pétain qui réclame toujours plus de moyens à Joffre, qui les lui donne au compte-gouttes pour ne pas compromettre l'offensive prévue sur la Somme. Mais Pétain, qui se refuse à subir des pertes trop importantes en lançant une contre-offensive trop tôt, reste prudent. Il doit auparavant obtenir la supériorité des feux de l'artillerie, qui repose sur l'observation aérienne. C'est pourquoi, il charge le chef d'escadrons de Rose de « nettoyer le ciel » de Verdun avec ses avions, car il a compris que seule la

supériorité aérienne peut lui donner celle des feux de l'artillerie. Jugé à la fois trop timoré et trop exigeant par le Grand quartier général, Pétain est finalement relevé le 1er mai par Nivelle, qui s'engage à passer à l'attaque rapidement. Pétain est promu au commandement du Groupe des armées du centre et conserve, de ce fait, la conduite de la bataille de Verdun sous sa responsabilité.

Avec le déclenchement de l'offensive de la Somme, les Allemands renoncent à s'emparer de Verdun et se contentent à maintenir leur position. Le 28 août Falkenhayn est relevé par Hindenburg. Celui-ci veut en finir avec Verdun, mais ne sait pas comment se dégager. Du côté français, Nivelle mène une offensive le 23 octobre, alors que l'artillerie et l'aviation françaises dominent le champ de bataille. Le 16 décembre, les Allemands sont ramenés sur leur ligne de départ de février. Auréolé de son succès, Nivelle relève Joffre. Briand le préfère à Pétain qui passe pour un pessimiste. Nivelle veut attaquer sur l'Aisne au printemps, en utilisant les méthodes de tir de barrage roulant qui firent son succès à Verdun. Mais sa doctrine appliquée sur un front démesurément trop grand est contestée par l'ensemble des généraux français, Pétain en tête. L'échec de la bataille du Chemin-des-Dames leur donne raison.

Convaincu que finalement Pétain a raison, le gouvernement le nomme à la place de Nivelle le 15 mai 1917. Sa

première tâche est de mettre fin aux mutineries, qui éclatent dans l'armée, et de redonner le moral à la troupe. Il s'en acquitte en quelques semaines. Dans la conduite des opérations, il se contente de mener des opérations limitées aux objectifs très précis et poursuit l'entraînement d'une réserve de 40 DI, grâce à l'arrivée des Américains. Il pense qu'il ne pourra reprendre l'offensive qu'avec l'appui massif des chars et des avions. Après avoir arrêté les offensives allemandes du printemps 1918, l'armée française reprend l'offensive en juillet appuyée par 600 chars et 1.000 avions. En octobre, Pétain veut rejeter les Allemands au-delà du Rhin. Mais Foch, commandant en chef des armées alliées, n'accepte qu'avec réticence de relancer une offensive à partir du 14 novembre. L'armistice met fin à ce projet contrairement à l'avis de Pétain et de Pershing, qui souhaitent la capitulation de l'armée allemande.

Philippe Pétain, fait maréchal le 19 novembre 1918, est incontestablement l'un des principaux artisans de la victoire. Ses méthodes, fruits d'une réflexion et d'un travail de longue haleine n'ont pu être véritablement appliquées que grâce à l'apparition du couple char/avion qui, seul, pouvait permettre le retour de la manœuvre bloquée jusqu'alors par la puissance du feu.

**Colonel Thierry Noulens,  
docteur en Histoire  
professeur à l'École de guerre**